

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Forstwesen = Swiss forestry journal = Journal forestier suisse
Herausgeber: Schweizerischer Forstverein
Band: 147 (1996)
Heft: 3

Nachruf: Pierre Borel, 1906-1995
Autor: Borel, François

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 08.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Pierre Borel
1906–1995

On me pardonnera, j'espère, le retard de cet hommage à mon propre frère; j'ai beaucoup hésité à le faire paraître, craignant de tomber dans l'intimisme; et puis, je me suis dit qu'il est rare que deux frères embrassent la même carrière forestière et que, de tous nos collègues, j'étais certainement celui qui l'avait le mieux connu!

Le premier de six enfants égrenés sur 22 ans, et de 17 ans mon aîné, Pierre Borel est né le 21 avril 1906 à Moutier où notre père, pasteur, s'était marié. Puis, notre famille étant venue occuper la cure de St-Aubin (NE), c'est dans la Béroche neuchâteloise qu'il passa toute sa jeunesse, se rendant à Neuchâtel pour y suivre les classes du «Collège latin» et, ensuite, du Gymnase scientifique. Le choix qu'il fit alors d'entrer à l'Ecole forestière de l'EFFZ fut certainement influencé par la personnalité distinguée, cultivée et pleine de prestance d'un frère de notre mère, Charles Roches, inspecteur forestier au Jura bernois. Nous avons pour cet homme d'un charme rare et remarquable sylviculteur, une admiration émerveillée.

Entre 1926 et 1930, il fut donc l'élève de Knuchel, de Badoux et de Bagdasarjanz, mais surtout de Walter Schädelin qui comprit, mieux que les autres professeurs, ce grand garçon un peu emprunté et introverti dont il avait éveillé la ferveur. On a peine à imaginer, aujourd'hui, que sa «volée» ne comptait que six étudiants, dont un du reste changea d'option; il reçut donc son diplôme en même temps que Karl Hadorn, qui fit carrière dans l'industrie chimique, Jacob Keller, ancien chef de l'Economie du Bois à l'IFF, Arthur Meyer, professeur à Mexico et en Pennsylvanie, et le cher Charles Lanz, inspecteur fédéral, d'une si touchante fidélité dans son amitié.

Avant de partir en stage pour Sursee et Thun, il accepta de conduire pendant six mois un chantier expérimental de charbonnage dans les forêts de Marchissy, sous la

direction de Frank Aubert. Cet inspecteur forestier éminent était passionnément convaincu que l'on pouvait utiliser le bois ou son charbon comme carburant pour véhicules à moteur. On était en 1930 et personne ne soupçonnait alors l'importance que prendraient ces essais, une dizaine d'années plus tard, à l'époque de la mobilisation et des rationnements.

Ayant obtenu son brevet d'éligibilité en 1932, il travailla comme indépendant à Neuchâtel et au Valais, en particulier au projet de la route qui relie Vissoie à Vercorin, et à la construction d'un premier tronçon de celle-ci. Il était très chichement payé; avec sa jeune femme et leur bébé, il habitait, l'été, la salle d'école de Pinsec et dressait plans et rapports, en hiver, dans le petit appartement de sa belle-mère, à Vaumarcus. Toutefois, en 1936, il fut durant six mois l'ingénieur forestier de la Ville de Neuchâtel, mais à mi-temps, pour un salaire de Fr. 250.– par mois! On imagine sans peine son soulagement lorsqu'en septembre de la même année, les Municipalités du Chenit et de Morges le choisirent comme inspecteur forestier communal, de préférence à...Hans Leibundgut.

Or, son prédécesseur, Albert Pillichody, n'avait pas eu les meilleures relations avec les gens de la Vallée de Joux; la vivacité de celui-ci, sa propension à décharger sa mauvaise humeur dans le journal local jointe à la verdeur de son style lui avaient attiré pas mal d'inimitiés; sa succession aurait pu se révéler épineuse; mais Pierre était profondément un «homme de paix», une nature simple et droite, d'une modestie presque exagérée, mais ne tolérant pas qu'on mît en doute sa bonne foi; il était aussi plein de bon sens et d'humour, d'un humour souriant et malicieux, jamais grinçant, et avec ça, totalement étranger à l'étiquette vestimentaire! Il s'adapta parfaitement à la mentalité des habitants de ces hautes terres aux étés courts, aux hivers longs mais lumineux, gens très indépendants en même temps qu'habiles horlogers. La qualité de sa gestion lui valut, en 1943, d'être sollicité de reprendre, lors de la retraite d'Henry Piguet, la direction de l'arrondissement cantonal de la Vallée. L'environnement ne changeait guère; c'étaient toujours les mêmes immenses forêts aux peuplements vieillissants, les mêmes vastes pâturages, les mêmes paysages. Le bois y était de haute qualité et se vendait à grand prix; l'argent et les crédits abondaient; on pouvait largement assainir les massifs et améliorer leur desserte; Pierre se livra avec passion à son activité. Sur le plan professionnel, il fut certainement très heureux à la Vallée de Joux pendant les 25 années qu'il y œuvra. L'administration forestière vaudoise, un peu vieillotte en ce temps-là, lui convenait parfaitement; assez lent au travail, mais infatigable et pas ménager de son temps, il lui arrivait souvent de distribuer leur salaire à ses ouvriers le dimanche matin, après le culte où il avait officié comme lecteur. Mais on pouvait aussi le surprendre à la fenêtre de son bureau en train d'observer longuement aux jumelles les oiseaux des arbres voisins, s'accordant une pause rêveuse en croquant une pomme ou récitant quelque poème qu'il savait par cœur depuis sa jeunesse. Il jouissait par ailleurs d'une santé de fer qui lui permettait de parcourir son arrondissement à vélo, sur des distances journalières pouvant dépasser 30 km, et cela jusqu'à la fin des années 40 où il se décida enfin à acheter une automobile.

Toutefois, malgré l'estime et la confiance qu'on lui vouait, malgré ses fonctions de conseiller de paroisse au Brassus et bien qu'il ait été chargé, quelques années durant, de la direction de l'Ecole secondaire du Chenit, il se sentait assez isolé. Pas du tout «homme de société» (je ne lui ai connu d'attachement que pour la «Fondation Conrad Bourgeois» dont il suivait fidèlement l'activité), il avait, au fond, peu de relations humaines et peu de vrais amis. D'autre part, ses quatre enfants devenant grands, la

poursuite de leurs études depuis le Brassus devenait difficile. Il tenta donc une ou deux fois de changer d'arrondissement pour se rapprocher des villes mais se vit toujours préférer de jeunes vaudois que les municipalités se targuaient de former à leur guise.

Alors, en 1961, à la retraite de Jämes Péter-Contesse, le Canton de Neuchâtel le rapatria. On lui confia le III^{ème} arrondissement dont il se trouvait du reste le seul postulant! Pierre retrouvait le pays de son enfance et cette Béroche où sa femme possédait une maison; il en connaissait les membres des autorités communales dont il avait souvent été le camarade d'école; il savait leurs travers et leurs mérites et très rapidement, tous les «problèmes» accumulés par son prédécesseur se trouvèrent résolus. A vrai dire, c'était pour lui un grand changement; il passait d'arrondissements très vastes où il disposait d'une large liberté, à un arrondissement plutôt restreint, soumis à une administration forestière neuchâteloise minutieuse, pour ne pas dire tatillonne! Il m'a souvent dit qu'il avait parfois l'impression de jouer à la dinette! Mais dans le bas de la Montagne de Boudry, il y avait quelques belles forêts; les autres, sur un sol souvent aride, exigeaient des traitements délicats, donc d'autant plus intéressants; la région est l'une des plus belles de notre pays et Pierre, revenu parmi les siens, y fit une heureuse fin de carrière.

Il avait été le grand frère dont on écoute les conseils et qui avait orienté le choix de ma profession; il fut durant 11 ans notre collègue aimé. Je le revois à nos conférences de service, un peu «absent», plongé dans ses pensées, et en sortant soudain pour nous lancer une remarque aussi malicieuse que pertinente! Un jour où, impatienté, j'étais intervenu sans ménagement dans la discussion, il me glissa à l'oreille: «Vois-tu, mon petit, notre premier devoir est de ne pas causer d'inquiétude à nos supérieurs!»

En 1972 il prit sa retraite et se consacra dès lors à sa femme, avec laquelle il formait un couple aussi fidèle qu'harmonieux, à leur jolie propriété de Vaumarcus, aux familles de ses quatre enfants qui lui avaient donné, de son vivant, douze petits-enfants et douze arrière-petits-enfants. Resté très «en forme» jusqu'à 80 ans, il souffrit depuis lors des ennuis du grand âge sans perdre sa clairvoyance, et s'endormit paisiblement au «Hôte de la Source» de Bôle, le 11 mars 1995, la veille de ses 89 ans.

Et nous l'avons déposé dans le petit cimetière de Vaumarcus, si calme, si serein, face au lac, au milieu de cette Béroche dont il aimait tant contempler l'admirable paysage.

François Borel